

une chaise. Elle écoute mon père qui traduit les mots de sa mère, j'ai oublié lesquels. Je ne suis pas sûre que cette petite femme me soit quelque chose. Si oui, par quel accident ? Elle parle avec ses filles, les sœurs de mon père, dans la langue de mon père. À nous les enfants, les sœurs parlent la langue nourricière des femmes, universelle. Les mots ne sont pas les mots d'une langue à comprendre, les mots sont juste des sons qui accompagnent les gestes domestiques des sœurs qui donnent à manger à des enfants, les enfants de l'ainé des fils, celui qui envoie de l'argent aux veuves solitaires dans la maison maternelle, celui qui a traversé la mer pour revenir avec une étrangère, sa femme, la mère des enfants assis autour de la table basse et qui mangent une nourriture exotique avec la gourmandise de la découverte.

Dans la maison paysanne, mon grand-père, à quelques prés de la Dronne, belle et paisible à cet endroit. Au bord, une barque plate, verte et bleue. Ma mère, enfant, pêchait les truites à la main avec son père. Je ne sais pas si mon grand-père nous voit. Les consignes sont strictes. Obéissance, politesse, frugalité. On marche en silence près de la brouette que le grand-père pousse jusqu'au champ de tabac ou au carré de vigne. Mon père parle avec lui dans sa langue. Je ne me souviens pas qu'il m'ait adressé la parole. J'ai oublié sa voix.

42

On joue sous les planches de la vieille charrette dans le hangar. On passe des heures dans la chaleur et l'odeur du four, le boulanger est un voisin. Je sais ou j'ai su plus tard que sa fille adoptive est eurasienne, sa fille adoptive ou sa fille ? Il a dû faire la guerre d'Indochine et peut-être – mais on n'a pas vu au village de femme vietnamienne – a-t-il laissé en Indochine une *congai*, comme le père de Michel Ragon dont le fils découvre les lettres d'Asie en même temps que sa demi-sœur *aux yeux d'Asie*. Je ne sais pas ce que j'ai à faire avec cet homme bourru, le père de ma mère. Pour aller le voir dans son village en France, il faut des jours et des jours de voyage. Pour aller voir ma grand-mère de Ténès, il faut quelques heures dans la Peugeot 202 noire et ronde.

Combien de vies, de livres, de mots pour croire qu'ils sont mes ancêtres ? Il a fallu la guerre, la guerre d'Algérie, pour avoir la certitude foudroyante que je suis la fille d'un Arabe et d'une Française, que la France a colonisé l'Algérie, que mon père est colonisé et ma mère colonisateur (colonisatrice ?), que je suis divisée malgré le discours qui rassure : mes père et mère appartiennent à la même famille politique... Une famille politique, c'est quoi, lorsque la famille naturelle, côté père, côté mère, est à ce point oubliée dans la parole quotidienne ? Les références sont amnésiques.

43

Silence sur la tradition maternelle catholique, silence sur la tradition paternelle musulmane, algérienne. La république laïque, avec ses règles, est le lieu principal, privilégié, idéal, absolu de tout acte, de toute parole. Lieu saint. L'école de mon père, instituteur indigène de langue française dans l'école de la France, maître de l'ÉCOLE DE GARÇONS INDIGÈNES, est le lieu fondateur, unique, l'espace clos et préféré du discours laïque et républicain qui se répète à l'infini dans le plaisir de la vocation. Ma mère est l'alliée indéfectible de la mission, institutrice dans l'école dont mon père est le directeur, maîtresse d'école et maîtresse dans la maison d'école intégrée à cette république laïque minuscule. Mon père, maître incontesté de l'île idéale, serait un pauvre colonisé, une victime, et ma mère, sa complice dans l'école, la maison, la chambre, le bourreau, la bourreau ? Impossible féminin à ce mot de la barbarie. Ainsi, l'école de mon père serait l'école coloniale. Elle est l'école de la France coloniale et colonialiste. Elle a colonisé mon père dans la langue de ma mère. C'est un rapt. Mon père a été enlevé à sa mère, à sa terre même, à son pays - puisqu'il fait partie d'un réseau politique internationaliste -, à sa langue, aux femmes de sa langue. Il a choisi Satan. Il a perdu son âme... Et ma mère est la séductrice, diabolique, l'auxiliaire de la France impérialiste et guerrière.

Et moi, dans cette histoire de corps, d'âme et de langue ? Fille d'un victime et d'une bourreau... Prise au piège. Tourmentée. Entre un masculin féminin et un féminin masculin. Qui est le père, qui est la mère ? Produit neutre, ni fille ni fils, enfant d'une union contre nature ? Fuguer dans la géographie physique et mentale pour échapper à la folie. Fuguer. Se sauver loin, de l'autre côté de la mer. Dans l'exil. Dans le silence des bibliothèques et des livres des autres. La réclusion, sans protection familiale, puisque la généalogie ne parle pas. Privée de la terre natale, de la mémoire des père et mère, de l'intégrité du corps féminin, domestique, terrestre, séparée de la langue du père jamais parlée, la langue de ma mère me serre de plus près. Je suis dans les livres de la langue maternelle, dans le symbole institutionnel de la langue écrite pour toujours dans le labyrinthe de la bibliothèque. Cernée, corsetée. Carapace d'insecte au-dehors, désintégrée au-dedans. Comme le fut mon père, l'étranger intime et familial. Alors, renonçant à la protection meurtrière de l'ombre et des livres, le corps solitaire, silencieux, errant d'une périphérie à l'autre, je m'arrête à la voix d'une langue de la parole, de l'émotion. Des femmes arabes parlent entre elles dans un triste square de la terre française. Je marche encore et encore, seule, dans les mots déplacés, les voix des femmes qui bavardent dans l'exil, la terre de béton, la nouvelle terre où

J'écris le corps de mon père dans la langue de ma mère, la langue de la France, ma langue agitée, violente et pudique, je suis poursuivie et séduite par la voix, les voix des femmes arabes qui ne se taisent pas. Femme d'un patio subverti, d'une tribu qui n'exista jamais. Archéologue désespérée et confiante à la recherche des morceaux épars, pour quel corps impossible ? Isis, la langue de ma mère, ressuscite le corps de l'Algérie, mon père ?

Les mères du peuple de mon père dans la langue de la France

Des femmes sont assises en rond. On ne voit pas d'abord où, sinon que ce n'est pas dans la cour d'une maison mauresque ni sur une terre battue à l'ombre des cactus qui cernent le village. Si on regarde attentivement, des monticules de terre apparaissent entre les femmes penchées, serrées, bavardant en secret autour d'une tombe. Les voiles blancs gonflent sous l'effet du vent invisible, ils tournent le dos à l'œil photographique indiscret. Rien d'autre que ces femmes, trois, quatre, qui entourent la terre rouge légèrement retournée, dessinant une courbe, de la tête aux pieds. Je ne suis pas sûre qu'elles se parlent. Je les regarde un moment.

Agnès Varda m'a proposé, comme à d'autres écrits, de dire quelques mots sur une photographie en noir et blanc placée devant moi. C'est un travail pour la télévision ou le cinéma, je ne sais plus. Je parle de ce que je vois, j'ai oublié ce que j'ai pu dire mais je n'ai